

LE
VANDALISME CONTEMPORAIN
EN BRETAGNE

PAR

ROBERT OHEIX



NANTES
IMPRIMERIE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD
4, PLACE DU COMMERCE, 4

1886

LE
VANDALISME CONTEMPORAIN

EN BRETAGNE

PAR

ROBERT OHEIX



NANTES
IMPRIMERIE VINCENT FOREST ET ÉMILE GRIMAUD
4, PLACE DU COMMERCE, 4

—
1886

Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*. (Mars 1886).

Tiré à 100 exemplaires.



Document numérisé en 2026

LE VANDALISME CONTEMPORAIN

EN BRETAGNE

A la fin de la Révolution, avant l'Empire et pendant le Consulat, il est bon de se faire une idée de ce qu'était l'ancienne province de Bretagne.

Dans les villes, les églises avaient été dévastées ; mais, à bien peu d'exceptions près, toutes étaient debout ; dans les campagnes, au moins la plupart du temps, il eût suffi d'un coup de balai et de plumeau, pour que les cérémonies du culte pussent être reprises comme si de rien n'était. Dans un bien petit nombre d'entre elles, les sépultures avaient été violées, et encore quelques-unes seulement des plus marquantes : partout ailleurs, les fondateurs, les bienfaiteurs, les personnages pieux ou notables qui reposaient sous les dalles du pavé n'avaient pas vu troubler leur suprême repos. Les cimetières entouraient les églises avec leurs vieux ifs et leurs ossuaires. — Les collégiales, les abbayes, les monastères, détournés de leur destination dans les villes, mais seulement fermés dans les campagnes, auraient pu revenir presque tels quels à leur première et récente destination : bien rares étaient ceux qui avaient été irrémédiablement dévastés. — La forêt de chapelles qui couvrait la Bretagne d'un bout à l'autre avait été respectée ; les fontaines, les statues, les croix elles-mêmes (celles-ci fréquemment abattues néanmoins) voyaient revenir en foule les pieux visiteurs qui, pour bien dire, ne les avaient jamais abandonnées, et on rencontrait dans chaque paroisse, dans chaque sanctuaire, si humble qu'il fût, une fois

par an ou chaque jour, les innombrables pèlerins qui avaient appris de leurs pères les Celtes une dévotion dont le Christianisme avait eu peine à changer l'objet.

A chaque pas, on retrouvait, abandonnés pour la plupart mais encore réparables, les châteaux et les manoirs, entourés de leurs arbres séculaires, noyés dans une masse verdoyante de chênes et de hêtres énormes. Les petites villes avaient gardé leurs ceintures de pierre, leurs vieux hôtels, leurs maisons de bois, leurs rues tortueuses et montantes, leurs portes, enfin leur physionomie. Les mœurs n'avaient guère changé, les costumes non plus, les usages encore moins ;

Les chansons d'autrefois, toujours nous les chantons !

pouvait-on dire en avançant le poète, et certes, au sortir d'un cataclysme sans nom, on chantait avec ivresse, on respirait, comme soulagé, l'air pacifié et devenu calme. Le luxe n'avait chassé des maisons ni les vieux meubles, massifs mais admirablement sculptés, ni les vieilles tentures passées et poudreuses, ni la simplicité patriarcale qui rendait tout cela souriant et même commode. Les églises, dépouillées de leurs richesses, avaient gardé beaucoup de leurs anciens ornements ; leur mobilier se reconstituait peu à peu, là où il avait été enlevé¹ : tout, dans une atmosphère rajeunie, avait gardé le charme et la grâce des choses du temps passé...

Voilà ce qu'il faut avoir dans la mémoire et dans l'esprit, quand on veut comprendre ce que le progrès, la mode, le confortable, l'amour du neuf et le mauvais goût ont commis depuis quatre-vingts ans, depuis vingt-cinq ou trente ans surtout, dans notre pauvre pays. Ce que la terreur de la guerre civile n'avait pas fait, des gens qui certes se croient éclairés l'ont osé faire.

1. Presque toutes les églises furent dépouillées de leurs cloches et de leurs croix, crucifix, ostensoirs, ciboires, calices et autres objets en métal précieux, — mais non de leurs ornements sacerdotaux (invendables alors), non de leurs vitraux, sculptures, statuettes, dont quelques-unes seulement eurent la tête cassée

* *

Dans les derniers Congrès de l'Association Bretonne, j'ai requis, avec toute l'énergie dont je suis capable, contre les Vandales qui depuis trop d'années désolent par leurs exploits le sol de la Bretagne, l'application des peines les plus sévères inscrites au code de l'opinion publique.

M. le président de Kerdrel, parlant de la garde armée et vigilante que je monte autour de nos monuments, m'a fait l'honneur de me comparer aux vaillants dogues, aux célèbres *chiens du guet* que Saint-Malo entretenait jusqu'en 1770 autour de ses remparts et qui furent supprimés pour avoir obéi, avec un zèle exagéré peut-être, à la consigne.

Cette comparaison n'est pas pour me déplaire, — crocs compris. Mais, je dois l'avouer, si les chiens du guet assurèrent pendant des siècles la sécurité des Malouins, moins heureux qu'eux, j'ai perdu jusqu'ici mon temps et ma peine.

Chaque jour que Dieu nous donne est marqué par des destructions et des mutilations nouvelles. Plus de *mille* églises ont été, en Bretagne, depuis moins de quatre-vingts ans et surtout dans ces dernières années, victimes de ce qu'on a nommé la *manie des églises neuves*. Ce n'est plus une manie, aujourd'hui, c'est une véritable maladie, aiguë à la fois et chronique, qui menace tout ce qui nous reste d'églises anciennes, sans qu'aucune considération les puisse sauver, sans qu'aucun souvenir les préserve. Pour quelques-unes restaurées avec zèle et intelligence, cinquante tombent chaque année sous des pioches impitoyables.

Les chapelles qui couvraient autrefois notre pays, fondées par nos premiers apôtres ; élevées sur leur oratoire, leur ermitage ou leur tombeau ; substituées aux sanctuaires païens pour détourner vers l'Éternelle Vérité les hommages qui s'adressaient aux idoles ; érigées pour commémorer un fait d'armes, un miracle ou une pénitence, — ces chapelles sont abandonnées, démolies, déshonorées : plus de *cinq mille* couvrent la terre de

leurs débris ou bien ont disparu sans laisser aucune trace. Les années dernières ont vu des destructions que l'on a, à bon droit, qualifiées de « scandaleuses. »

Faut-il, après cela, s'étonner que des pèlerins, demeurés fidèles aux anciennes fontaines sacrées, aux vieilles statues, aient donné à la superstition des hommages que la religion purifiait autrefois ? On a rendu la place libre aux idoles expulsées, il est facile de constater ce que la foi et les mœurs y ont gagné.

A mesure que la religion (il serait puéril de le nier) perd du terrain, on détruit ce qui la rappelait à chaque pas : on bâtit de vastes églises où les fidèles deviennent plus rares, et il ne faut pas faire honneur de ces entreprises si fréquemment malheureuses à un prétendu élan qui n'est presque jamais ni réel, ni volontaire, ni spontané ; l'amour-propre, l'envie de faire mieux ou plus que le voisin : voilà trop souvent les vrais mobiles.

*
* *

Avec nos églises et nos chapelles, consacrées par des siècles de prières, de souvenirs, de cérémonies, disparaissent les tombeaux où les bienfaiteurs de ces églises avaient légitimement espéré dormir en paix leur dernier sommeil, à l'abri des temples que l'on considérait jadis comme sacrés. C'est à chaque reconstruction nouvelle qu'on voit jeter dans les fondements des nouveaux édifices les débris des cercueils trouvés dans les démolitions, ou vendre comme auges les tombeaux profanés. Les cercueils des saints n'ont pas toujours échappé à cette ignominie, que les lois antiques punissaient.

Quant aux ossements, ils vont, avec les terres des cimetières, engraisser les prés et les champs. Jamais le mépris des restes humains, mépris inconnu à tous les siècles, ne s'est étalé comme de nos jours. Nouvelle preuve de la hauteur morale à laquelle nous avons su nous élever !

Les ossuaires, somptueux *reliquaires* préparés aux ossements des pauvres et qu'aucun autre pays ne connaissait, ont presque

tous disparu, ou bien ils ont reçu une destination pire que la destruction elle-même.

Les calvaires s'en vont ; les croix disparaissent, même celles des époques mérovingienne et carlovingienne, véritables jalons plantés aux premiers siècles par la conquête chrétienne sur le granit de l'Armorique païenne.

Que reste-t-il des églises, vénérables entre toutes, dont l'admirable mouvement populaire du XI^e siècle, aussi grand en vérité quoique moins célébré que celui des Croisades, avait couvert la Bretagne ? Ce qui reste (et encore tout au plus) des collégiales, des abbayes, des monastères que fondaient en même temps les seigneurs. La Réforme n'a pas entassé en Angleterre autant de ruines que les cinquante dernières années l'ont fait parmi nous.

Les journaux flétrissent, et avec raison, les profanations, les usurpations sacrilèges dont une bande de voleurs se rend depuis quinze ans coupable, à Rome, sur les plus anciens et les plus chers sanctuaires. Mais il ne faut pas blâmer en Italie ce que des mains chrétiennes auront bientôt accompli dans chaque paroisse de Bretagne. Ce serait renouveler l'histoire de la paille et de la poutre.

*
* *

Entrons dans les églises. C'est pis encore peut-être. Les vitraux où se déployait autrefois la naïve légende de nos saints, ils disparaissent, ils sont mutilés, ou bien ils sont victimes de restaurations qu'on ne saurait assez maudire. Les plus célèbres ne sont pas à l'abri. — Les peintures, si rares, ces peintures « qui sont le livre des ignorants, » comme disait le synode d'Arras en 1205, il n'en reste plus ; celles qu'on citait il y a vingt ans ne sont plus qu'un souvenir, et celles qui ont survécu, par miracle, on les cite aussi. Rien n'a échappé, pas même les tableaux de Michel Le Nobletz, améliorés par le P. Maunoir et qui parlaient si haut dans les *Adorations* et les *Missions* : adorations et missions qui, après

avoir fait aux XVI^e et XVII^e siècles la Bretagne d'il y a cent ans, ont perdu, comme tout le reste et depuis bien peu de temps, leur sens et leur flamme, pour ne plus être que d'insignifiantes formalités.

Les fonts baptismaux anciens, les bénitiers, les rétables, les sacraires, sont mutilés ou jetés à la porte. Les sculptures sont barbouillées, badigeonnées, taillées sans pitié ou jetées au feu. Des chaires nouvelles et de mauvais goût, des meubles sans aucun caractère, des autels où le sens chrétien fait totalement défaut, le tout dans un style lourd, prétentieux, bâtarde, vrai *gothique de pâtissier*, tout cela remplace dans mainte église des chaires, des meubles, des autels qui avaient la plupart du temps l'unique tort de n'être pas tout neufs.

Les autels déplacés et disposés « à la romaine », — pourquoi « à la romaine » ? — ont défigurés les églises et les autels eux-mêmes, avec l'unique avantage d'offrir aux enfants de chœur un utile paravent pour cacher leurs farces ordinaires. Les stalles anciennes, vendues ou brûlées, ont disparu. Les jubés, démolis à coups de hache, n'ont subsisté çà et là que pour devenir l'objet de grotesques *peinturelurages*.

Et les statues ! De beaux plâtres sans nom et sans valeur ont remplacé les vénérables et naïves images qui parlaient au cœur et aux yeux. Les *caractéristiques* sont disparues ; on peut écrire n'importe quel nom au bas de ces banales statues coulées dans le même moule, et c'est toute une page, page immense, de notre histoire religieuse et nationale, qui s'est effacée de la sorte.

Les vieux saints qui ont fait la Bretagne ne sont plus à la mode ! On a honte d'eux et de leur obscurité. Ils sont expulsés de partout, reniés, remplacés par des saints bien grands assurément, mais enfin qui ne sont plus là chez eux. On rit avec raison, mais il faudra bientôt en pleurer, de ces changements de patrons et de vocables qui font la joie des mauvais plaisants, auxquels on arrive quelquefois par un calembour, souvent par un grossier à peu près. Saint Pierre n'est-il pas devenu, par la seule grâce du P, patron

de la plupart des églises dont le nom commence par cette lettre ?

A l'origine, le Jansénisme a eu quelque part, je le suppose, à ces incroyables changements ; mais le Jansénisme a bon dos, et, si nous en croyons ce que nos yeux voient, il serait plus vivant que jamais, tout mort et bien mort qu'il soit théologiquement parlant.

*
*
*

Ce n'est pas le Jansénisme, du moins, qui fait vendre aux brocanteurs (et ils assaillent les sacristies), les ornements anciens, les vieilles soies, les damas superbes dont nos aïeules avaient rempli les vestiaires. Où vont ces précieux souvenirs, que d'abominables oripeaux, fragiles imitations d'or, clinqant vite sali et usé, remplacent partout ? Les ateliers des peintres en sont pleins ; des magasins de Paris en offrent dans leurs catalogues comme étoffes d'ameublement ; une actrice berlinoise était récemment en train de se faire meubler un boudoir avec un des premiers ornements brodés en l'honneur du Sacré-Cœur, et brodé par des mains royales !...

Les bannières, anciens gonfanons des paroisses, ne sont plus à la mode, au moins dans plusieurs diocèses. On leur substitue comme la monnaie de ces anciens étendards dont la signification était si haute et qui avaient traversé des jours mauvais ; c'est maintenant une multitude de petites bannières qu'il faut, bannières de groupes, bannières de confréries, au lieu de ces glorieuses enseignes que les jeunes gens de chaque localité se faisaient (et se font encore dans quelques régions) honneur de porter en tête des processions.

Les anciens livres liturgiques ont partout été mis au rebut et si bien anéantis, qu'en beaucoup de lieux ceux du dernier siècle eux-mêmes sont devenus des raretés bibliographiques.

Et les vases sacrés qui ne sont pas à la dernière mode ! et les reliquaires anciens ! Que de bonnes affaires nos juifs français font avec ces spécimens de l'ancienne orrèvrerie ! Tous ceux qui

sont au Musée de Cluny n'ont pas été volés pendant la Révolution ; beaucoup ont été très librement aliénés dans ces derniers temps, et les reliques (on peut s'en assurer) ont parfois été vendues avec les reliquaires.

Au reste, faut-il le dire ? les reliques n'ont pas meilleure fortune que le reste. Les pille souvent qui veut ; les authentiques et autres pièces qui concernent leur histoire s'égarent comme les reliques elles-mêmes. J'en connais dont le nom s'est perdu dans les dernières années ; j'en connais qu'on a mieux aimé porter au cimetière que d'en faire la vérification, (elle eût été un peu laborieuse) ; j'en connais qui gisent sans honneur, munies de leurs sceaux, dans le comble des églises ; j'en connais qui encombre les secrétariats des évêchés parce qu'on n'a pas pris la peine de conserver ou de chercher ce qui assurerait leur valeur...

Et par quelles reliques les remplace-t-on ? Il en vient de Rome, qui sont très authentiques ; mais que penser de la plupart de celles qui ont pris la place des reliques bretonnes, en ces derniers temps, quand on sait à quelles conclusions M. de Rossi est arrivé sur la signification de la *phiala cruenta* et quand on a lu la Circulaire que le Cardinal-Vicaire a cru devoir écrire, le 17 janvier 1881, à tous les évêques catholiques, au sujet des reliques soi-disant romaines dont le monde entier est inondé ?

* *

Comment s'étonner, après cela, que le vent d'indifférence et d'amour de la nouveauté qui tourne toutes les têtes ait rásé les vieux logis qui faisaient la physionomie de nos villes et que celles-ci, « fort *embellies* » dit-on, soient devenues depuis trente ans les vulgaires petits trous, banals et profondément communs, que nous avons sous les yeux ? Chacune d'elles n'a eu de repos que lorsqu'elle a eu fait disparaître les monuments pittoresques qui constituaient son originalité. Pignons sur rues, maisons aux poutres saillantes et à encorbellements, remparts, douves, tours, portes, tout a disparu ; et s'il y avait quelque part de vieux

arbres centenaires, aucun n'aura été épargné. Tout arbre, aujourd'hui, pour être toléré, doit avoir moins de vingt-cinq ans.

Pauvres arbres chenus qui pariez si bien le sol de notre Bretagne !

D'étranges bûcherons dans nos bois sont venus ¹...

La hache utilitaire a tout emporté, dans nos campagnes comme autour de nos villes. Les uns ont démoli les hôtels à mine imposante pour élever à la place des maisons de rapport, bien alignées et bien insignifiantes ; les autres ont abattu les avenues de grands arbres, les *rabines* qui faisaient si beau cadre aux manoirs des ancêtres, et les forêts elles-mêmes n'ont trouvé grâce devant personne. Les campagnes dévastées n'ont plus leur aspect et leur charme : on vend les chênes ; on loge des fermiers sous le toit des aïeux... quitte à admirer les vers qui peignent *la mort d'un chêne* et les discours qui tonnent contre le dépeuplement des campagnes. Logique à la dernière mode !

* *

Les alignements de Carnac ne devaient pas, à l'origine, comprendre moins de vingt mille pierres ; le chanoine Mahé en comptait encore douze à quinze mille. La dévastation a été telle depuis le commencement du siècle, qu'à peine en reste-t-il aujourd'hui un millier encore debout, dont on cherche (il est bien temps !) à assurer la conservation, sans être bien certain de réussir. Partout ailleurs c'est la même chose : les mégalithes ont servi, sur tous les points de la Bretagne, à empierrer les routes, à bâtir des maisons, sans souci des problèmes qui s'attachaient et s'attachent encore aux énigmatiques témoins d'un passé inconnu.

Combien ont disparu, qui auraient servi efficacement peut-être à déterminer l'âge et l'origine de ces mégalithes, la race qui les

1. V. de Laprade.

a élevés, le moyen employé pour les ériger, — moyen toujours cherché, quoi qu'en dise un docteur hygiéniste. L'Armorique était un point unique au monde pour l'étude comparée de ces monuments, puisque nulle part ailleurs ils n'étaient réunis en aussi grand nombre... Qu'importe ?

* * *

Rien de ce que j'avance ici n'est nouveau, non seulement pour ceux que le passé intéresse, mais pour quiconque veut regarder autour de soi. Il n'est pas une société savante qui n'ait retenti, depuis quarante ans, et ne retentisse chaque jour de plaintes énergiques sur la multiplicité et la continuation des actes de vandalisme. Il n'est pas un *Répertoire Archéologique*, pas un simple *Guide*, pas un livre écrit sur la Bretagne, qui n'exprime à chaque page de vifs regrets sur les monuments disparus ; pas un qui ne parle avec désolation des monuments menacés.

C'est partout une guerre « stupide » (le mot n'est pas de moi, mais je l'adopte), à tout ce qui rappelle le passé : aux chefs-d'œuvre de l'art, aux trésors créés par ceux qui nous ont précédés, à tout ce qui rappelle une histoire glorieuse entre les plus glorieuses. « Mes frères, Dieu vous garde votre couronne ! » disaient, en concluant, les Pères d'un concile du V^e siècle. Notre couronne monumentale a perdu une grande partie de ses plus beaux fleurons, et ce qui reste disparaît de jour en jour, avec les vertus héréditaires et nationales, dont ces vénérables débris n'étaient que les signes, après tout, les fruits et peut-être la sauvegarde. « Hélas ! les ruines déshonorées des monuments que nous regrettons ne sont trop souvent que la fidèle image des ruines de la conscience et de l'âme ! »

Les vieilles mœurs, les traditions, les usages s'en vont avec les chants naïfs et les poétiques légendes, avec les cérémonies symboliques et les costumes traditionnels. Ne pouvions-nous prendre ce qu'il y a de bon en notre temps et garder ce que

l'ancien avait de meilleur ? La *mode* ne le veut point, et la *mode*, n'est-ce pas la maîtresse absolue devant laquelle on baisse humblement le front ?

* * *

Je m'emporte ; j'ai tort, car cela n'avance rien. Je dois me borner à signaler la grandeur du mal et à en chercher les remèdes, s'il y en a.

Quant à la grandeur du mal, je viens de l'indiquer suffisamment ; je ne puis donner ici une énumération qui me mènerait beaucoup trop loin et où, d'ailleurs, le choix serait difficile. On ne peut citer un fait sans songer immédiatement à cent autres du même ordre, tous aussi graves. Pour un seul département, mon enquête (elle est loin d'être terminée) a déjà relevé plus de *huit cents* actes de vandalisme, tous parfaitement caractérisés : j'irai à mille¹ ; et pour chacun des autres départements bretons, il ne s'en faudra guère.

Le mal étant ce qu'il est, comment essayer d'y mettre une digue, une digue efficace ?

Comme toujours, en France, on avait d'abord songé à demander l'appui du bras séculier. Une main, qui avait certes la prétention d'être chrétienne et française, avait écrit au fronton d'un arc de triomphe élevé à Loudéac, en 1858, lors du passage de Napoléon III : « *Spes in Cæsare tantum.* » C'est en César seul aussi que beaucoup avaient voulu voir d'abord le salut des monuments menacés. Voilà quarante ans qu'on avait même obtenu, dans certains départements, des arrêtés préfectoraux interdisant toute restauration ou démolition sans autorisation préalable. On voit à quoi cela a servi.

Dans les évêchés, ou du moins dans presque tous, on est animé des meilleures intentions ; on a toujours promis, aux sociétés qui

1. Dans ces huit cents actes ne sont pas compris mille à douze cents démolitions ou abandons de chapelles rurales. Pour ce seul département il doit y avoir en tout environ 1500 chapelles détruites. J'en donnerai en temps et lieu la liste exacte.

1. Montalembert, *Moines d'Occident*. Introd., ccxiv.

le demandaient, de protéger les édifices et le mobilier religieux contre les modernes vandales. Même résultat ¹.

Les préfets, comme les évêques, ne peuvent pas tout savoir, ne peuvent à peu près rien empêcher, et d'ailleurs sont presque toujours prévenus trop tard, — quand ils le sont. On a vu des cas, (cela se trouve imprimé partout), où l'autorité religieuse et l'autorité civile réunies sont restées impuissantes. Ne trouve-t-on pas toujours un architecte pour conclure à une destruction ? Et quand on n'en trouve pas, on s'en passe, on jette une église à bas. Cela s'est vu, je le répète ; je pourrais citer les faits, les lieux, les témoins.

Dans quelques diocèses, on a pris des mesures excellentes : on se fait donner un état descriptif des édifices, un inventaire minutieux des objets mobiliers et des archives (pauvres archives !). C'est très important pour constater au moins ce qui disparaîtra, mais où sera la sanction ? qui sera rendu responsable ?

Le meilleur remède, si remède il y a, c'est encore la publicité. C'est de crier haut et ferme à chaque acte commis ; c'est de signaler à tous les échos les faits et les coupables ; c'est de créer un courant d'opinion tellement irrésistible, qu'il rende impossible la continuation de ce que nous voyons se produire partout autour de nous.

La parole n'y suffit pas : *verba volant* ; il y faut le livre qui demeure : *scripta manent*. Il faut donner un aperçu général de ce qui s'est passé en Bretagne depuis la Révolution (et cet aperçu général sera déjà terrifiant), puis une enquête *minutieuse, fidèle, exacte*, sur ce qui s'est passé dans chaque département durant la même période.

Je fais appel pour cela à tous les hommes qui, de près ou de

1. Il y a même des évêchés (nous ne disons pas que ce soit en Bretagne) où tandis que l'évêque promet aux sociétés archéologiques d'intervenir pour sauver les vieilles églises, le vicaire général excite les curés à les démolir et à en bâtir de neuves — ou réciproquement.

loin, s'intéressent au passé de notre pays, à ses luttes, à ses gloires, à sa religion, à ses souvenirs. Que chacun contribue de son côté à cette vaste enquête — je répète avec intention le mot — qui doit être avant tout, pour avoir autorité, *exacte et fidèle*, et qui ne saurait l'être qu'à la condition de pouvoir compter sur toutes les bonnes volontés. Ce ne sera pas trop d'une armée d'anti-vandales pour combattre les innombrables vandales contemporains, résolus, entêtés et nombreux comme ils le sont.

Je demande qu'on me fournisse des données sûres, précises, sur les actes coupables qui se produisent chaque jour, sur ceux qui ont été accumulés dans les dernières années. Beaucoup ont été recueillis et publiés, la plupart ont échappé. Or, avec *tous* ces actes je voudrais dresser contre les vandales contemporains, nos ennemis communs, un acte d'accusation dont j'ai les éléments essentiels, mais qu'il faut rendre (si possible) formidable et écrasant, en le faisant, je le répète, exact et complet. Sa force lui viendra surtout de cette rigoureuse exactitude à laquelle un travailleur isolé (incapable, malgré son zèle, de tout voir par lui-même) ne saurait atteindre sans le concours éclairé des témoins qui couvrent le pays.

Malgré tout, il y aura encore des omissions et même des erreurs : elles sont inévitables dans un sujet aussi vaste et aussi plein de détails ; mais elles seront rares et l'on saura qu'elles n'ont rien de volontaire. Les meilleurs en commettent : M. G. du Mottay, si consciencieux et si précis, avait bien placé à Saint-Gilles, près Goarec, la tombe de l'évêque constitutionnel Audrein, fusillé par les royalistes ! J'ai eu le tort de répéter cela après lui ; on me l'a amicalement reproché, et je saisis — avec ou sans à-propos — la première occasion qui se présente de rectifier mon erreur. Audrein est enterré à Quimper. Que celui d'entre vous, mes frères, qui est sans péché, me jette la première pierre !

*
* *

Autre question grave : — Faut-il nommer les *coupables* ?

Pourquoi non ? Si on ne le fait pas, on s'expose à laisser peser sur des innocents des responsabilités fâcheuses ; si on ne le fait pas, le but que l'on veut atteindre est manqué. Chacun doit trouver juste que des actes, publics de leur nature, soient publiquement imputés à qui les a commis.

Sans doute, souvent les coupables se trouveront dans une classe de nos concitoyens à laquelle personne plus que moi ne porte affection et respect ; pourtant ce ne seront pas toujours « nos pasteurs spirituels », comme dit M. Pol de Courcy, qui seront sur la sellette, et souvent il y aura en leur faveur des circonstances atténuantes. Plus souvent encore, surtout plus inexcusables, on y verra figurer ces terribles architectes acharnés à faire du neuf, et — pour épargner à ce *neuf* une fâcheuse comparaison — obstinés à repousser sous les plus futiles prétextes, dans les travaux dont ils sont chargés, le maintien des parties intéressantes des édifices anciens.

On m'objectera : « Toute vérité n'est pas bonne à dire. » — Je n'en crois rien ; peut-être « toute vérité n'est-elle pas *agréable* à entendre », considération qui me touche peu, quand il s'agit, en froissant quelques amours-propres et quelques vanités, de sauver ce qui reste de monuments anciens en Bretagne. Etil doit y avoir des absolutions sans réserve pour ceux qui flagellent les vandales, quand on a vu mettre en coupe réglée, sans ombre de prétexte ou d'excuse, les types les plus rares du style roman, depuis le roman primitif jusqu'au roman de la fin du XII^e siècle, et ceux du style ogival, depuis les églises du XIII^e siècle — le siècle héroïque de la société chrétienne — jusqu'aux bijoux où s'épanouissait toute la fantaisie du XVI^e, jusqu'aux chefs-d'œuvre de la Renaissance. Il y aurait crime à signaler ces criminels ? Il y a là plutôt des indulgences à gagner, dont je veux avoir ma part.

Mais ce ne sera pas sans recevoir, par compensation, quelques égratignures.

Il suffit d'avoir une seule fois touché à ces questions pour apprendre, à ses dépens, ce qu'il en revient d'aveugles inimitiés. Si

je ne le savais largement par moi-même, il me suffirait d'avoir vu ce que cela a valu à d'autres, au respectable abbé Audo, par exemple, pendant sa vie et après sa mort. Le moins qui puisse arriver en pareil cas, c'est d'être accusé d'aller prendre au cabaret ses inspirations et ses critiques. *Qui habet aures audiendi audiat.*

Il ne manquera pas de gens pour nous rappeler à la charité, — de ceux-là surtout qui ont plus souci de la prêcher que d'en donner l'exemple et leur nom est *légion*. Mais la charité ne consiste point à taire le mal ; elle consiste au contraire à le dénoncer, si c'est là, comme nous le croyons, le seul moyen d'en empêcher le retour.

Oui, je suis d'avis qu'il faut dire la vérité, toute la vérité, sans oublier toutefois que *ce n'est pas la vérité qui blesse, mais ceux qui nous la disent*, (ce qui rend nécessaire l'emploi des précautions oratoires) et qu'il faut toujours parler des gens comme si on leur parlait. Sous ces réserves, *sus aux vandales*, quoi qu'il en puisse arriver !

* *

Nous exciterons — c'est inévitable — le sourire de la suffisance ignorante qui ricane de ce qu'elle appelle notre enfantine manie. Se moquer des *archéologues* est bientôt fait, et d'autant plus facile qu'on est soi-même ou moins instruit, ou moins accessible aux sentiments généreux, élevés, qui font trouver un grand prix aux vénérables souvenirs du passé. On ne saurait à quel point, si on ne le voyait, un savant, un simple archéologue, est un animal grotesque aux yeux des vandales de ce temps-ci. — Je ne suis pour ma part, et je le regrette, ni l'un ni l'autre. En ignorance archéologique, j'ai fait mes preuves. Je distingue un arc en plein cintre d'un arc ogival, mais il serait dangereux pour mon amour-propre de m'en demander davantage. Je ne m'en vante pas : seulement, je l'avoue parce qu'il me serait difficile de le cacher longtemps, et aussi pour ne pas m'exposer, au début

d'une périlleuse entreprise, à des plaisanteries et des représailles inévitables.

Si je fais ici (et de bonne grâce, ce me semble) les honneurs de mon ignorance, je ne m'en crois pas moins autorisé à pourchasser les vandales. Il n'est pas nécessaire, pour cela, d'avoir la science de feu Didron qui, en matière de vandalisme, se vantait de « ne connaître ni père ni mère » ; c'est moins une question de science qu'une question de sentiment. Tant pis pour ceux qui ne veulent ou ne peuvent pas le comprendre.

*
* *

En faisant appel à tous les amis de l'art qui honorent actuellement la Bretagne, et en implorant leur concours (leur sympathie est acquise d'avance à notre cause), je devais, ce me semble, expliquer dans quel esprit et par quels moyens serait menée la campagne que je leur propose d'ouvrir contre le vandalisme contemporain, — sans faiblesse, — mais sans violence, — surtout sans mélancolie.

Sans faiblesse, cela va sans dire, autrement il serait inutile d'entrer en lice.

Sans violence, à coup sûr : la violence perd les meilleures causes. Trop d'hommes, par le temps qui court, font honneur à l'ardeur de leurs convictions des emportements de leur humeur et de l'inégalité de leur caractère.

Sans mélancolie : car le sujet est assez monotone par lui-même, et l'immense énumération des faits, le dépouillement d'une enquête minutieuse sera moins récréatif assurément qu'un conte de Voltaire. J.-J. Rousseau était dans son bon sens le jour où il a remarqué qu'une « oie grasse ne vole pas comme une hirondelle ». Mais si l'œuvre, chargée comme elle le sera, est ennuyeuse, elle ne sera pas lue ; or l'essentiel, c'est d'être lu. Donc, il ne faudra pas reculer devant l'anecdote :

On peut être sérieux sans rester toujours grave.

Les faits de vandalisme sont parfois si drôles, disons le mot : si bêtes, que le rire désarme, quoi qu'on en ait. Pourquoi se refuserait-on à rire de ces bonnes gens, coupables souvent sans le savoir ?

Comme avec irrévérence
Parle des dieux ce... *dévo* !¹

Irrévérence si vous voulez ; la crainte du ridicule retiendra peut-être plus d'hommes prêts à détruire un chef-d'œuvre que la crainte d'un beau discours plein d'indignation et de larmes, et l'essentiel, c'est de sauver ce qui nous reste. Si j'avais le bonheur d'assurer la conservation d'un seul monument ancien, j'en serais aussi fier que si j'avais donné la plus complète et la plus savante description de l'édifice sauvé.

*
* *

En voilà trop.

Pourtant je veux demander encore la protection des archéologues de profession : c'est une corporation forte, puissante et surtout tenace. Je n'ai pas l'honneur d'en être, mais je l'apprécie. Qu'ils daignent m'accorder leur appui !

Je me mets aussi, moi que tous les vandales vont lapider et qui le veut bien, qui le recherche même, sous la protection des vieux et innombrables saints de Bretagne. Les vandales vont détruisant chaque jour leur culte avec leurs chapelles et leurs fontaines ; leurs noms périssent, le souvenir de tant de pieux ancêtres disparaît. Ils s'en vont sans que l'antiquité de leurs sanctuaires et de leurs statues, leur obscurité et leurs vertus puissent les sauver. Ils s'en vont, parce qu'ils sont vieux, parce qu'ils sont démodés, ces saints qui ont défriché nos forêts et les âmes de nos pères ! C'est à eux surtout que je demande aide et protection ; leurs ennemis seront mes ennemis, et c'est leur cause que je plaide.

1. Je ne tiens pas à la variante : *maraud* ou *dévo*, comme on voudra.

Vous souvenez-vous de la légende qui peint un vieux mendiant breton, mourant de froid et de faim, couché dans un fossé pour y mourir et invoquant tous les saints dont il se rappelle le nom, dont il a visité durant une vie longue et errante les modestes chapelles ? Tous descendent du ciel à sa voix, et c'est au milieu de leur phalange rayonnante que l'âme de ce pauvre, laissant le corps exténué dans la boue glacée du fossé, entre glorieuse dans les cieux.

Puisse-t-il m'arriver même fortune, avec même secours ! et, comme le mendiant commençant sa litanie, je répète la devise des seigneurs du Quélénec : « En Dieu m'attends ! »

Et maintenant, encore une fois : *Sus aux vandales !*